

Philippe RAYMOND-THIMONGA : *Adrian Æ* (Serge Safran Éditeur, 17,90 €).

En France, le roman de Philippe Raymond-Thimonga est une sorte d'*ovni*. En effet, le thème de « l'homme augmenté » (ou « transhumanisme ») n'est guère l'objet de fictions, ces lieux où la réflexion peut se développer en toute liberté. Il est plus naturel dans les pays anglo-saxons, surtout dans les littératures de genre. Grâce au « mutant », un thème propre à la science-fiction, on y croise des romanciers précurseurs qui écrivent des *fables* — les Anglais Olaf Stapledon et Arthur C. Clarke (*Les Enfants d'Icare*, 1953, où est né le « Foetus astral » du 2001 de Kubrick, 1968) et les Américains, comme Lewis Padgett (un auteur collectif, *Tout smouales étaient les Borogoves*, 1943, traduit par Boris Vian) ou Theodore Sturgeon (*Les Plus qu'humains*, 1953).

Ce thème n'est donc pas récent et ces auteurs devaient imaginer une rapide mutation naturelle vers une « sur-humanité » dotée de pouvoirs supérieurs. L'arrivée de la bombe atomique et de la Guerre froide a fait croire à certains que les mutations dues à la radioactivité pourraient accélérer le processus... Cette chimère s'est évanouie devant les innovations de la technoscience, et s'est imposé le thème du « Cyborg » dont le modèle le plus populaire est le héros du film de Paul Verhoeven *RoboCop* (1987), moitié humain et moitié robot (mécanique + électronique + intelligence artificielle), outrepassant une mort annoncée en devenant un invincible *augmenté*. C'est ainsi qu'on a vu s'incarner les dons des mutants : immenses capacités corporelles, intellectuelles, et immortalité.

Or, depuis les années soixante-dix s'est développée la Toile, et conjointement l'impression que chaque esprit humain pouvait se connecter à un grand nombre d'autres esprits — les mutants de la science-fiction n'étaient-ils pas télépathes ? La télépathie n'existe pas, mais les réseaux informatiques existent. Alors que devient l'être humain dans cette non-humaine carapace à la fois physique et cognitive ? C'est l'enjeu majeur du roman de Philippe Raymond-Thimonga.

Pour explorer un tel sujet, on peut présenter des analyses abstraites, mais l'auteur a choisi d'écrire une fiction qui s'appuie peu sur la science-fiction mais beaucoup sur le cinéma — cet art où « le réel ressemble à s'y méprendre à sa fiction » — et sur sa mythologie, surtout celle qui s'est développée en Californie avec un « âge d'or », parfois finement artistique, souvent cruellement industriel, qui a son sommet dans les années cinquante. Mais quel lien existe-t-il entre « l'usine à rêves » d'Hollywood et les technologies développées par la Silicon Valley qui façonnent notre réel ? Dans le roman, la cinglante réponse est donnée via la fameuse *commère* Hedda Hopper : « Hollywood n'est pas une entreprise destinée à fabriquer des rêves : mais des hommes réels ».

Dans cette perspective, Philippe Raymond-Thimonga se focalise sur la carrière d'une *icône* du cinéma, Ava Gardner, qui explose en Femme fatale en 1946 dans *Les Tueurs*, film adapté d'une nouvelle policière d'Hemingway et tourné par Robert Siodmak, un cinéaste allemand émigré, formé dans les studios de cinéma de la UFA à Berlin (les meilleurs du monde). De 1951 à 1954, Ava est au zénith de sa carrière (*Pandora*, *Mogambo*, *La Comtesse aux pieds nus*).

Dans *Adrian Æ*, en 1953, un jeune scénariste italo-viennois, Adan Experinger (bientôt renommé *Adrian Experi*), travaille sur un scénario avec un autre émigré viennois venu de la UFA, le célèbre Fritz Lang qui venait de tourner *Le démon s'éveille la nuit*, non avec Ava, mais avec Barbara (Stanwick) et Marilyn (Monroe). Près de 80 ans plus tard (notre futur proche) se déroule le « projet *Adrian et les Visiteurs* ». L'éternellement jeune ex-scénariste, devenu un homme augmenté à la psyché retouchée, *désinconscientisée*, modifiée pour paraître naturellement *capricieuse*, participe à une expérience. Surveillé par deux ingénieurs qui examinent en continu ses pensées, ses souvenirs et ses divagations, Adrian se souvient de cette année 1953. Le jour, il scénarisait avec Fritz Lang et, la nuit, il fréquentait le « L. H. B. ». Dans cette luxueuse maison close, connue pour ses sosies de stars, se déroulaient ses amours clandestines et passionnées avec une certaine « Ava », tandis que d'autres fréquentaient des « Gene » ou des « Rita », aussi belles que les vraies, à moins que les « fausses » et les « vraies » ne soient pas celles que l'on croit...

Mais cette porosité entre le vrai et le faux (avec ce qui a dû véritablement arriver à la fiction que la mémoire a reconstruite) ne deviendra-t-elle pas le fatal destin des *cyborgs / augmentés* ? Leur vie risque bientôt de paraître longue, trop longue. À nous, visiteurs du laboratoire et lecteurs du roman, l'auteur pose de multiples questions, et nous laisse librement y répondre avec un récit qui se lit avec plaisir : dans ses différentes strates, se déploie une écriture vive et légère qui entrelace jeux formels avant-gardistes et échappées métaphysiques.

Jean-Paul LOUIS-LAMBERT